Document generated on 05/06/2024 11:30 a.m.

Liberté

Départ

Gilles Marcotte

Volume 35, Number 4-5 (208-209), August–October 1993

Partir

URI: https://id.erudit.org/iderudit/31545ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Marcotte, G. (1993). Départ. *Liberté*, *35*(4-5), 49–51.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

GILLES MARCOTTE

DÉPART

C'est alors, quand je me trouve enfin dans la salle d'attente, ayant traversé sans encombre le corridor du dépistage électronique, séparé de tous ceux qui ne partent pas, lorsque je suis assis dans un fauteuil assez laid mais pas trop inconfortable et que j'ouvre le roman d'espionnage que j'ai acheté tout spécialement pour ce voyage, ou que, voulant perdre du temps, je fais la tournée des boutiques hors taxes sans avoir l'intention d'acheter quoi que ce soit, et lorsque je suis fatigué, lorsque j'en ai assez de regarder, si distraitement que ce soit, tous ces objets inutiles, je retourne m'asseoir après avoir tout de même repéré la porte où je devrai me présenter pour l'embarquement dans un peu plus d'une demi-heure si bien entendu quelque retard ne se produit pas, ce qui semble arriver plus d'une fois sur deux, c'est alors, calé dans mon fauteuil qui ressemble à tous les autres et retardant encore un peu le moment d'ouvrir le roman d'espionnage, regardant distraitement toutes ces gens qui, comme moi, sont en instance d'embarquement, pour Paris, Bruxelles, Amsterdam ou Francfort, que j'éprouve le plus profond sentiment de vacances, de liberté, dont l'existence puisse me gratifier.

Je suis rendu très loin tout à coup, beaucoup plus que lorsque j'aurai atteint ma destination de l'autre côté de l'Atlantique, car là-bas j'aurai des choses à faire, des rencontres, une conférence peut-être, mon existence sera

balisée par des obligations diverses et ressemblera donc un peu à celle que je mène ici. Tandis que dans cette salle austère, si grande qu'elle paraît toujours un peu vide même quand des centaines de personnes s'y trouvent, toutes mes habitudes, toutes mes obligations sont annulées, je suis à peine moi-même, je suis délesté du plus lourd de moi-même. Je ne voyage pas pour voir des choses, pour m'instruire, ce sont là des motifs qui m'ont requis autrefois mais qui me touchent assez peu maintenant ; je voyage pour être ailleurs, pour être étranger à moi-même, et où le serais-je plus complètement que dans cette salle d'attente ?

Je rêve, parfois, que je prends le mauvais avion. Je ne m'aperçois pas d'abord de ma méprise, puisque tous les avions se ressemblent plus ou moins, surtout lorsque la nuit s'avance et que l'on ressent la fatigue. Ce qui attire l'attention, c'est d'abord la langue dans laquelle on fait les annonces d'usage, une langue très étrange, que je ne reconnais pas ; puis l'uniforme des hôtesses, qui ne ressemble ni à celui d'Air Canada ni à celui d'Air France ; le menu, comprenant des mets plus épicés qu'à l'ordinaire ; enfin un certain nombre de signes que je ne remarquerais peut-être pas si dès le départ un sentiment d'étrangeté ne m'avait envahi. Pas un instant toutefois je n'ai songé, même avant le décollage, à signaler l'erreur. Une certaine angoisse m'a touché, à ce moment, mais c'était celle que l'erreur fût découverte — et corrigée. Une fois le décollage effectué, j'aurais pu m'enquérir de la destination de l'appareil, au risque d'ailleurs de provoquer un certain affolement chez les hôtesses, mais je m'en suis bien gardé, trop heureux de faire enfin le voyage parfait, d'être livré à quelque obscure volonté qui est la mienne et n'est pas la mienne. Quand j'apprendrai, cela finira par se produire, où me conduit l'avion, je ne prêterai à cette information que peu d'importance, parce que j'ai déjà décidé de ne pas quitter l'aérogare, quelles

que soient les séductions touristiques de la ville qui lui donne son nom. Tout au plus, et si c'est absolument nécessaire, pour des raisons que l'on imagine aisément, me laisserai-je transporter dans un de ces hôtels parfaitement anonymes qui se trouvent tout près, pour y passer la nuit. Et je reviendrai à l'aérogare très tôt le lendemain matin, me faisant tout petit, presque invisible, veillant à n'éveiller l'attention de personne, marchant de long en large et ne m'assoyant qu'à la limite de l'épuisement, retardant le plus possible le moment de monter dans un autre avion, pour une destination qui cette fois ne pourra pas ne pas être la bonne.

On aura compris, n'est-ce-pas, que dans cette histoire que je me raconte, il s'agit de ne pas arriver. Est-ce que je me livre ainsi à une forme d'absentéisme qui ressemblerait à la mort ou bien, cela me paraît plus vraisemblable, est-ce que je la tiens à distance, la mort, je la diffère à l'infini ? La question, me semble-t-il mérite d'être posée.

Mais on m'appelle. Ou plutôt, on appelle les voyageurs dont la carte d'embarquement porte tel chiffre ou tel numéro, le troupeau. Automatiquement, je me lève. J'ai hâte, tout à coup. Mon cœur bat un peu plus vite. Je me précipite vers la porte, doublant de justesse quelques autres voyageurs qui me regardent de travers. Je tiens dans ma main la carte qui prouve mon droit. Mon dieu, se pourrait-il que...?